

JAMES, BERGSON, DEWEY DU BIOLOGIQUE AU POLITIQUE



«Bleu de ciel» - Kandinsky

PALAZZO FELTRINELLI, GARGNANO SUL GARDA, ITALIE
5, 6 ET 7 OCTOBRE 2015

Comité d'organisation : Rossella Fabbrichesi & Barbara Stiegler
Secrétariat du colloque : Michela Bella, Maria Regina Brioschi, Eleonora Buono
Comité scientifique : Rosa Calcaterra, Elie During, Stéphane Madelrieux, Emmanuel Renault, Rocco Ronchi
Contacts : mica_mb@hotmail.it ; eleonora.buono91@gmail.com ; mariaregina.brioschi@unimi.it.



LUNDI 5 OCTOBRE, 9 h – 12 h

Discutant : Andrea PARRAVICINI
(Università degli Studi di Padova)

• 9 h : Rossella FABBRICHESI (Università degli Studi di Milano) :

« **L'alliance entre biologie et politique dans le pragmatisme américain** »

Deux éléments caractérisent la position pragmatiste dans l'horizon de la réflexion socio-politique des XIX^e et XX^e siècles : 1) une solide défense des raisons du pluralisme démocratique et du renvoi de l'individu singulier au corps social qui l'identifie comme tel ; 2) un soupçon subséquent envers l'autonomie du sujet individuel et envers la priorité de la conscience intérieure, quand on la considère abstraitement et indépendamment de l'expérience et de la pratique développées par l'individu en communauté. Ces motifs déposent en faveur d'une vision anti-individualiste, qui élimine les habituelles références au sujet de l'action et redéfinit les termes de la philosophie politique. À travers une critique radicale de la notion de conscience et une féconde généalogie du Soi, inspirée par l'évolutionnisme darwinien, le pragmatisme déstructure la notion traditionnelle d'individu. Dans les travaux de Peirce, James et Dewey, le sujet devient un résultat : une émergence fluctuante, fragile, relationnelle, qui se constitue là où elle agit et où elle produit des effets significatifs. Lorsqu'on adhère au projet pragmatiste, il ne s'agit plus de s'interroger sur les dualismes citoyen-État, un-multiple, individu-société, selon le modèle mécaniste prévalent dans la modernité et placé au fondement de la vision du libéralisme et des Lumières ; mais bien plutôt de réfléchir sur la continuité des pratiques sociales et sur leur adaptabilité aux habitus communautaires. Dans cette perspective, l'influence de l'évolutionnisme biologique a été essentielle, sous toutes ses facettes (Lamarck, Asa Gray, Agassiz, Darwin). Mais c'est chez Chauncey Wright que le pragmatisme entraîne une idée d'évolution encore plus raffinée que chez Darwin, comme capacité à effectuer de nouveaux usages d'anciennes fonctions : non pas adaptation mais « exaptation » (*exaptation*). Une conception créativiste, et en aucun cas progressiviste de l'évolution, basée sur la notion abductive d'émergence, qui promet d'importantes retombées sur le champ politique lui-même.

• 10 h 30 : Barbara STIEGLER

(Université Bordeaux Montaigne, Institut universitaire de France) :

« **De la théorie de l'évolution à la reconstruction du libéralisme.**

Bergson, James et Dewey lus par Walter Lippmann »

Dans ses cours sur la biopolitique, Foucault a rappelé que l'essayiste politique américain Walter Lippmann avait donné une impulsion fondamentale à la reconstruction du libéralisme. Mais en tirant tout le courant néolibéral vers l'anti-naturalisme, la généalogie foucauldienne a occulté le fait que les évolution-

nismes de Darwin, James et Bergson avaient profondément marqué l'itinéraire intellectuel de Lippmann. *The Good Society*, le livre de 1937 qui a donné le coup d'envoi au célèbre Colloque Lippmann, entendait repenser le champ politique à partir des catégories d'« évolution », d'« adaptation », de « sélection » et de « compétition », en évitant - comme James et Bergson - de commettre les erreurs du darwinisme social de Spencer. Qu'est-il resté, dans cette « reconstruction » évolutionniste du nouveau libéralisme, des conversations privées hebdomadaires de Lippmann avec William James, de ses échanges diplomatiques avec Henri Bergson et de ses débats sur la démocratie avec John Dewey ? L'évolutionnisme de Lippmann et les évolutionnismes pragmatiste et bergsonien n'ont en réalité pas cessé de diverger, virant jusqu'à l'antagonisme avec ce qu'on appelle aujourd'hui « le débat Lippmann-Dewey ». Or, ces divergences s'expliquent en grande partie par un désaccord de fond sur le sens de l'« évolution », de la « sélection » et de l'« adaptation ». Dans le contexte actuel, une conscience claire de ce désaccord pourrait contribuer à renouveler la réflexion sur la pluralité des naturalismes, en nous donnant l'occasion de revenir sur la diversité du darwinisme contemporain et la richesse de ses tensions internes. Par-delà l'opposition trop massive entre un biologisme réductionniste et ses critiques constructivistes, elle pourrait nous aider à aborder sur de nouvelles bases les rapports du biologique au champ social et politique.



LUNDI 5 OCTOBRE, 14 h 30 – 17 h 30

Discutant : Sarin MARCHETTI
(University College of Dublin)

• 14 h 30 : Rosa CALCATERRA (Università di Roma 3) :

« **Du *pathos* à l'*ethos* de la contingence.**

William James et la biologie darwinienne »

Il existe encore une tendance répandue à considérer le pragmatisme comme une traduction douteuse de la biologie darwinienne sur le plan philosophique. Certes, beaucoup d'eau a passé sous les ponts depuis l'époque où l'on évoquait le pragmatisme dans le même trait que le « darwinisme social », dénomination en vérité impropre du courant sociologique inauguré, au début du siècle passé, par W. G. Sumner, lequel s'inspirait en réalité plutôt de l'évolutionnisme spencérien. Toutefois, réfléchir à nouveau sur les raisons de ces mécompréhensions, en montrer la complète incohérence, apparaît important, si l'on considère la manière dont, *in concreto*, bien des pratiques actuelles socio-économico-politiques, précisément, reconduisent les critères d'une interprétation impropre, ou plutôt grossière, du principe de la sélection naturelle telle qu'il se présente dans la biologie darwinienne. Mon intervention vise à attirer l'attention sur quelques-uns des motifs à travers lesquels James a élaboré une lecture de la

théorie darwinienne qui contribue à en approfondir et à en intégrer les facteurs les plus susceptibles d'une interprétation philosophique, de même qu'à écarter toute réduction précipitée des phénomènes spécifiquement humains à un biologisme non critique. Principalement, on cherchera à mettre en évidence la manière dont la visée éthique et ses retombées politiques constituent l'axe directeur des interventions de James sur le darwinisme, en montrant le caractère pluraliste, relativiste et mélioriste du naturalisme éthique qu'il a développé sur la base de son rapport dialectique aux suggestions darwiniennes. James apparaît aujourd'hui presque uniquement comme « inspiration » pour les essayistes politiques ou dans les manuels de formation pour les managers ou les traders. Il y a cependant des motifs théoriques précis qui suggèrent l'importance de son œuvre pour le débat actuel en philosophie politique, parmi lesquels l'intrication entre la théorie des émotions et la théorie du *habit*. Plus généralement, je chercherai à mettre en valeur son insistance sur la nécessité de déplacer l'attention épistémologique, des principes des théories et des choix axiologiques vers leurs conséquences, et cela en suggérant l'importance d'un tel déplacement en vue d'une consolidation, selon une modalité anti-dogmatique, de la perspective darwinienne.

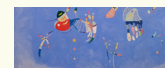
• 16 h : Magali BESSONE

(Université de Rennes I, Institut universitaire de France) :

« **Le pragmatisme de W.E.B. Du Bois :**

les groupes raciaux entre évolution et socio-histoire »

W.E.B. Du Bois, le grand penseur afro-américain du siècle dernier, fut l'étudiant de William James à Harvard et reconnaît explicitement sa dette à l'égard du pragmatisme jamesien. De la même génération que John Dewey, il fut comme lui membre de la NAACP et passionné par la question de l'éducation ; comme Dewey également, Du Bois travaillait à la mise en « problème » des « énigmes » de la démocratie. Contrairement à Dewey toutefois, selon lui, « le problème du 20^e siècle est celui de la ligne de couleur », ce qu'il appelle également le « problème noir » - et la question centrale de l'éducation est la manière dont elle peut parvenir à « élever » le groupe des Afro-américains afin que la démocratie américaine à venir réponde aux exigences d'excellence et d'inclusion de chacune des « âmes » du peuple noir. Poser ce problème conduit Du Bois à théoriser une méthode d'enquête sociologique dans laquelle l'influence du pragmatisme est essentielle, mais où se fait également sentir l'apport des catégories de la sociologie de Max Weber. Je me propose d'explorer la manière dont cette double influence jamesienne et wébérienne pèse sur la théorisation que propose Du Bois du statut - entre naturalisme et constructivisme - et du rôle des groupes raciaux dans la démocratie, en particulier dans sa conférence célèbre, « The conservation of races » (1897).



MARDI 6 OCTOBRE, 9 h - 12 h

Discutant : Stéphane MADELRIEUX

(Université Jean Moulin Lyon 3, Institut universitaire de France)

• 9 h : Thierry HOQUET

(Université Jean Moulin Lyon 3, Institut universitaire de France) :

« **Bergson, du biologique au politique** »

L'Évolution créatrice propose un grandiose tableau : alors que le végétal s'endort et plonge dans la torpeur, l'animal marche à la conquête du système nerveux. La vie animale s'engage alors dans deux grandes directions, ou deux voies : celle des Vertébrés et celle des Arthropodes conduisant à l'humain et à l'Insecte, à l'intelligence et à l'instinct. Ainsi se dessinent et se distinguent deux manières de passer du biologique au politique. Mises à l'écart des sociétés de vertébrés, les sociétés d'insectes se bornent à subordonner l'individu et ne peuvent donc que subsister, jamais progresser : « les sociétés de fourmis et d'abeilles sont admirablement disciplinées et unies, mais figées dans une immuable routine », lit-on dans *L'Énergie spirituelle*. Ce cadre conceptuel pose différents problèmes. D'abord, il soulève plusieurs difficultés terminologiques : peut-on parler de « société », voire de « politique » animale ? Faut-il entendre ces termes en plusieurs sens distincts : un pour les humains, un pour les vertébrés en général, un pour les arthropodes ? Lalande contestera l'usage du terme même de « société », appliqué aux animaux non humains, reprenant alors les distinctions d'Alfred Espinas entre « sociétés de nutrition », « société de reproduction », « sociétés de relations ». De même, le concept « d'individu », se trouve mobilisé par le biologique et le politique à différents niveaux et en différents sens. Ensuite, cette opposition de l'instinct et de l'intelligence est porteuse d'une philosophie de la technique. Les outils deviennent des produits de l'intelligence, déposés au cours de l'évolution au même titre que les organes et les glandes. Par là, des artefacts se trouvent en quelque sorte « naturalisés » : cela peut-il aller jusqu'à inclure des institutions ? Enfin, à travers l'analyse de ces problèmes, on comprend que la pensée bergsonienne trace un itinéraire qui refuse de figer les dualismes et de se maintenir dans les oppositions classiques idéalisme/matérialisme, ou social/biologique. En définitive, même la grande distinction instinct/intelligence se redéploie et se renégocie en quelque sorte au sein de la société « intelligente », par la dualité clos/ouvert. Bergson peut, sans difficulté, donner au mot « biologie » un sens « très compréhensif », allant, jusqu'à « conclure que toute morale, pression ou aspiration, est d'essence biologique », car il ne s'agit pas pour lui de biologiser, mais d'affirmer que « le social est au fond du vital » (*Les Deux sources*, p. 103 et 123).

• 10 h 30 : Elie DURING

(Université Paris Ouest Nanterre, Institut universitaire de France) :

« **La règle d'or : chaînon manquant entre biologique et politique ?** »

« Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas subir toi-même ». Sous ses différentes formulations, la règle d'or a souvent été présentée comme le meilleur candidat au titre de principe régulateur pour une morale universelle. Dewey fait pourtant remarquer que cette règle n'est ni prescriptive, ni déductive. Semblable à un instrument d'optique, elle permet plutôt de faire une « mise au point » qui fera apparaître un problème moral et qui donnera à l'action une orientation susceptible d'aboutir à une solution. Cette relecture pragmatique de la règle d'or contourne les dichotomies habituelles entre fait et valeur ; elle ne cherche pas à la justifier par un idéal supérieur (d'équité ou d'autonomie, de fraternité ou de charité), préférant suivre le fil de l'expérience morale selon ses dimensions propres, qui sont celles d'une expérimentation continuée, coextensive à la vie jusque dans ses extensions les plus inattendues. Cette orientation, qui n'est pas séparable chez Dewey d'une réflexion plus générale sur les fondements naturels de la morale, trouve aujourd'hui une résonance évidente dans les recherches menées, dans un contexte évolutionniste, sur les ressorts de la perspective « allocentrée » et sur la manière dont les formes de la sympathie, de la réciprocité et peut-être de la justice, trouvent un ancrage dans les mécanismes de l'empathie communs aux règnes animal et humain. Est-ce de ce côté qu'il faudrait chercher le chaînon manquant entre biologique et politique ? Pour instruire cette question, je suggère de revenir à la méthode mise en œuvre par Bergson dans le premier chapitre des *Deux sources*, au sujet de la force d'obligation et plus particulièrement de la justice. On y voit clairement comment l'ambivalence des représentations communes associées à la règle d'or, mais aussi des discours qui prétendent en éclairer la signification (logique de compensation versus logique de réciprocité), constituent ensemble, à l'image de l'obligation morale elle-même, un mixte d'impulsion et d'attraction, de pression (sociale ou spécifique) et d'aspiration (individuelle), d'instinct et d'intelligence, d'intelligence et d'émotion. Ce détour par Bergson devrait permettre de mieux comprendre la manière dont pragmatisme et naturalisme s'articulent sur le terrain de la théorie morale et sociale.



MARDI 6 OCTOBRE, 14 h 30 - 17 h 30

Discutant : Arnaud FRANCOIS
(Université de Toulouse Jean Jaurès)

• 14 h 30 : Rocco RONCHI (Università degli Studi di l'Aquila)

« **L'intransitivité du vivant.**

James, Bergson et la critique du dispositif biopolitique »

À la fin du siècle dernier, la critique de la biopolitique a remplacé la critique classique de l'aliénation, d'empreinte hegeliano-marxienne. À partir de Foucault, le lexique biopolitique est devenu le lexique officiel d'une philosophie voulant conserver son attitude critique. Or, les dispositifs du biopouvoir supposent en tant que leur condition de possibilité une *vie-poesis* conçue dans l'horizon de la *kinesis* comme manque, comme désir, comme intentionnalité. Cela veut dire qu'ils fonctionnent seulement sur le fondement de la transitivité de l'acte du vivant, sur l'assomption implicite d'un vivant constamment « malade », infantilisé, ayant besoin de soins, de services et d'institutions qui le soutiennent dans son être. Le biopouvoir se greffe sur ce manque ontologique et il procède *pharmacologiquement* : il se propose comme traitement et, en même temps, pour pouvoir s'exercer comme administration des corps et gestion calculatrice de la vie, il doit aussi tenir toujours ouverte la blessure qui lui permet de prospérer. Avec l'empirisme radical de James et l'empirisme vrai de Bergson, se profile une tout autre structure pour l'acte du vivant, qui le rend intransitif et parfaitement accompli en chaque moment de son procès (thèse de l'immanence absolue). Bergsonisme et pragmatisme (avec toute une série d'autres références théoriques qu'il faudra expliciter) jettent ainsi les bases spéculatives d'une philosophie de la nature qui la rend indisponible pour un usage biopolitique.

• 16 h : Florence CAEYMAEX (Université de Liège) :

« **Vie, institutions, politique : le cas Bergson** »

Une certaine tradition de la philosophie politique dont Arendt constitue la figure emblématique, affirme que l'anthropologie philosophique de la Modernité, en recentrant la signification de l'existence humaine sur la figure de l'animal *laborans*, se vouait à perdre de vue les exigences propres à l'institution d'une sphère politique au sens plein du terme, c'est-à-dire libérée des nécessités propres à la reproduction de la vie. Les analyses d'Arendt visaient significativement l'émergence tardive de la catégorie de « social », soulignant par là la parenté qu'entretiennent, dans la modernité tardive, les sciences humaines et sociales avec les sciences de la vie. En faisant fond sur cette dernière hypothèse, nous voudrions montrer, à partir du cas de Bergson dans son rapport à Spencer et Durkheim, que le recours à la catégorie de vie — et des notions attachées, telles l'instinct, les besoins, l'espèce — dans la compréhension du

social, loin de revêtir une signification uniforme, a fait non seulement l'objet de problématiques variées et conflictuelles au sein des sciences sociales naissantes dont la portée fut immédiatement politique, mais a également libéré la possibilité d'une pensée originale de l'institution comme « modèle positif d'action » (Deleuze), dont les implications politiques sont encore à explorer aujourd'hui.



MERCREDI 7 OCTOBRE, 9 h – 12 h

Discutant : Guido BAGGIO
(Università Pontificia Salesiana di Roma)

• 9 h : Joëlle ZASK (Université d'Aix-Marseille) :

« Du darwinisme à la culture démocratique chez Dewey »

Le darwinisme est plus qu'une théorie de l'évolution des espèces ; c'est aussi, selon Dewey, une « logique » à la lumière de laquelle tous les problèmes philosophiques devraient être révisés. Cette logique est proche de ce qui deviendra l'interactionnisme : les diverses réalités, qu'il s'agisse de leur constitution interne ou de leur comportement, proviennent des relations qui s'établissent entre elles et auxquelles elles s'ajustent (ou s'adaptent) activement. Or le geste « désubstantialisateur » qui est le propre du darwinisme permet d'aborder les relations sociales humaines, en particulier les relations entre le social et l'individuel, sous un jour différent de celui que proposent les thèses opposées entre elles de l'individualisme et du holisme. En particulier, en raison de la nature fortement contingente de l'ajustement entre les individualités se faisant et leur environnement social, elle débouche sur une conception politique spécifiquement destinée à assurer cet ajustement et à le rétablir : celle de la participation démocratique.

• 10 h 30 : Matteo SANTARELLI (Università di Roma 3) :

« Psychologie expérimentale, éthique et politique :

le dispositif logique du circuit organique dans la pensée de Dewey »

John Dewey est l'un de ceux qui ont radicalement remis en question les dichotomies fondamentales de la pensée moderne. Au-delà des différents champs thématiques, la pensée deweyenne semble inspirée par une logique anti-dichotomique, qui nous amène à penser en termes fonctionnalistes et interactifs les distinctions qui, dans la pensée ancienne et moderne, étaient conçues comme des oppositions ontologiques. Cette approche anti-dichotomique semble être fondée sur le dispositif logique du circuit organique, analysé dans l'article de 1896 « *The concept of reflex arc in psychology* ». Dans cet important article, Dewey veut surmonter l'opposition mécaniste entre stimulation et réponse, qui

structure presque toute la psychologie expérimentale de la fin du 19^{ème} siècle, en affirmant que la stimulation sensorielle détermine le mouvement autant que le réponse motrice détermine la stimulation. Loin de représenter une solution particulière à un problème spécifique, le concept de circuit organique apparaît comme un vrai dispositif logique, qui l'on peut appliquer à différents champs thématiques et disciplinaires. En affirmant que la relation entre deux termes doit être pensée à la lumière du concept de circuit organique, on soutient que ces deux termes interagissent réciproquement, qu'ils sont irréductibles l'un à l'autre et que leur sens et leur fonction doivent être compris à l'intérieur d'une coordination plus large. Dans cette intervention, je montrerai que ce dispositif est actif non seulement dans la psychologie expérimentale de Dewey, mais aussi dans ses réflexions morales (*Theory of Valuation*, 1939) et dans ses analyses sociopolitiques - en particulier, celles avancées dans *Individualism, Old and New* (1930) -, présentant ainsi la structure logique de l'approche anti-dichotomique de Dewey dans toute son ampleur.



MERCREDI 7 OCTOBRE, 14 h 30 – 17 h 30

Discutant : Stefano OLIVERIO
(Università di Napoli Federico II)

• 14 h 30 : Claude GAUTIER (Ecole Normale Supérieure de Lyon) :

**« Valuation et critique : quelques hypothèses
sur le passage du naturel au politique chez John Dewey »**

Il peut sembler paradoxal de comprendre la manière de passer du naturel au politique en partant de quelques aspects de la théorie morale de J. Dewey. Depuis l'époque moderne, qu'il s'agisse du sentimentalisme ou du rationalisme, la constitution des normes de la conduite morale présuppose et s'adosse à une anthropologie qui, pour reprendre une de ses formules, relève du point de vue « absolutiste » en philosophie (1927 : *The Public and its Problems*). Cette anthropologie se construit sur un déni de la nature humaine qu'il dénonce dès les premières pages de son « Introduction » à *Human Nature and Conduct* (1922). En partant du concept central de « contrôle », il s'agira, pour J. Dewey, de donner prise à une forme d'exigence normative qui ne relève pas de la confrontation continuellement vouée à l'échec d'une vision idéalisée de l'homme avec une réalité posée comme toujours déjà en défaut. C'est dans le mouvement même des actions humaines, dans le mouvement des expériences individuelles que se dégagent les conditions d'un contrôle de celles-ci, que se constituent des instruments plus opératoires de sélection portant sur ce qui, dans les transactions organismes/environnements, permet l'accomplissement de soi en tant qu'individualité morale. Parmi ces instruments, bien sûr, il y a les habitudes,

les dispositions et les valeurs. Ces dernières adviennent alors comme autant de moyens dont l'opérativité se soutient d'une genèse directement en prise avec les possibilités de la nature humaine. On s'efforcera de rendre compte des contours d'un tel renversement — celui d'un naturalisme moral ? — pour, ensuite, en mesurer la fécondité pour ce qui est du travail d'élaboration des normes morales de la conduite humaine. Ce travail, ou « valuation », peut alors se comprendre comme activité critique (c'est l'objet de l'important chapitre X d'*Expérience et nature*, 1925). On a pu dire que les déplacements opérés par J. Dewey dans le cadre de cette théorie morale de la « valuation » rendaient inutile tout recours à des formes sociales de la critique — en raison précisément de ce naturalisme des valeurs. La dernière étape de cette présentation sera l'occasion de revenir sur le statut et la fonction d'un tel travail critique de « valuation » pour montrer que ce n'est pas le cas. Ce qui n'empêchera pas, à titre de conclusion provisoire, de soulever quelques difficultés portant sur ce changement de régime dans la constitution des normes de la conduite morale et politique.

-
- 16 h : Emmanuel RENAULT (Université Paris Ouest Nanterre) :
« **Évolutionnisme, travail et politique chez Dewey** »

La discussion contemporaine sur la philosophie politique de Dewey se concentre sur le Dewey expérimentaliste, faillibiliste, contextualiste et pluraliste, tout en oubliant le principe de sa philosophie : un naturalisme instrumentaliste qui le conduit à faire de l'homme un « *tool making animal* » et à attribuer une centralité non pas seulement anthropologique, mais aussi sociale, éthique et politique au travail. En analysant la manière dont cette définition de l'homme est fondée à partir de Darwin, et comment elle conduit Dewey à se référer à Bergson (à qui il dit reprendre cette définition), nous chercherons à apporter un triple éclairage sur sa philosophie politique. D'une part, il s'agira d'expliquer comment Dewey s'inscrit dans le sillage de *The Descent of Man* pour penser les implications politiques du darwinisme, ce qui le conduit à polémiquer contre les différentes formes du darwinisme social, de Spencer aux versions des années 1930. D'autre part, il s'agira de montrer que Dewey associe cette définition de l'homme au thème des progrès de la division du travail et à un projet socialiste de type solidariste. Enfin, on verra que la centralité politique du travail (sans cesse affirmée, de « *The Ethics of Democracy* » jusqu'à « *The Economic Basis of the New Society* ») illustre le fait que la démocratie ne se définit pas chez lui par l'existence d'un public démocratique, mais par une forme de vie qui trouve dans la formation d'habitudes démocratiques dans le processus de la socialisation sa condition principale.



Comité d'organisation : Rossella Fabbrichesi & Barbara Stiegler

Comité scientifique : Rosa Calcaterra, Elie During, Stéphane Madelrieux, Emmanuel Renault, Rocco Ronchi

Secrétariat du colloque : Michela Bella, Maria Regina Brioschi, Eleonora Buono

Contacts : mica_mb@hotmail.it - eleonora.buono91@gmail.com
mariaregina.brioschi@unimi.it.

Palazzo Feltrinelli : Via Castello, 3 , Gargnano - Bs

Le colloque international « James, Bergson, Dewey. Du biologique au politique » bénéficie du soutien de l'Institut universitaire de France. Il s'inscrit dans l'accord de recherche, en cours de formalisation, entre les départements de philosophie de l'Università degli Studi di Milano et de l'Université Bordeaux-Montaigne.



UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI MILANO
DIPARTIMENTO DI FILOSOFIA



Université
**BORDEAUX
MONTAIGNE**



JAMES, BERGSON, DEWEY

Du biologique au politique

William James (1844-1910), Henri Bergson (1859-1941) et John Dewey (1859-1952) ont en commun d'avoir tenté de renouveler la pensée philosophique en repartant de l'onde de choc intellectuelle et morale déclenchée par la théorie de l'évolution, avec la parution en 1859 de *L'Origine des espèces* de Darwin. Par-delà leurs différences, tous les trois ont repris le programme de l'évolutionnisme philosophique, lancé par Herbert Spencer juste avant la révolution darwinienne, tout en critiquant en profondeur les bases mécanistes et monistes de l'évolutionnisme spencérien. A cet égard, les *Principles of Psychology* de James occupent en 1890 une position inaugurale, relayée dès 1896 à la fois par la reprise bergsonienne des thèses pragmatistes dans *Matière et mémoire* et par l'article de John Dewey sur le concept d'« arc réflexe » en psychologie. A partir de là, chacun d'entre eux a cherché à savoir dans quelle mesure les catégories biologiques d'« évolution », de « sélection » et d'« adaptation » pouvaient aider à mieux saisir la réalité dans sa pluralité et sa nouveauté. Chacun d'eux s'est aussi demandé au prix de quels remaniements elles pouvaient s'appliquer aux faits psychologiques et sociaux. C'est ce projet de renouveler l'évolutionnisme philosophique qui les a poussés à chercher de nouvelles voies de passage entre le champ biologique et le champ social et politique, et à tenter d'ouvrir des brèches là où la métaphysique avait tracé d'infranchissables frontières.

Il y a peu de temps encore, nous aurions sûrement jugé de telles tentatives non seulement désuètes, mais dangereuses, tant elles nous auraient paru transgresser un interdit théorique fondamental, largement renforcé par le discrédit politique du biologisme à la sortie de la Seconde Guerre mondiale. Mais le paysage intellectuel contemporain a récemment changé. Sous l'impulsion d'une nouvelle synthèse entre le néo-darwinisme et les neurosciences, le naturalisme tend à reprendre une position dominante. Des voies s'esquissent pour contrer l'offensive. Celle du constructivisme d'un côté, pour qui la « nature » ou le « biologique » n'est jamais qu'une construction sociale parmi d'autres. Celle d'un naturalisme alternatif et d'un darwinisme révisé de l'autre, qui cherchent à jouer, contre le réductionnisme et le déterminisme du programme dominant, « l'émergence » imprévisible des phénomènes évolutifs. Redoublant ces conflits internes au savoir, des pratiques nouvelles se développent dans le domaine de la médecine, de l'environnement et de la manipulation du vivant, achevant de bousculer le partage entre nature et société et de modifier les places respectives du biologique et du politique. Le projet de ce colloque est d'essayer de mesurer ce que le retour en grâce du bergsonisme et la montée en puissance de la tradition pragmatiste, notamment en France et en Italie, peuvent nous apporter de neuf pour mieux penser ces transformations. Quel est le legs de cette double tradition pour les naturalismes contemporains ? Quel est son héritage dans le champ social et politique ? Quelle peut être, au fond, sa contribution pour nous aider à penser à nouveaux frais l'articulation du biologique et du politique, et à définir sur des bases renouvelées les relations entre nature et société ?